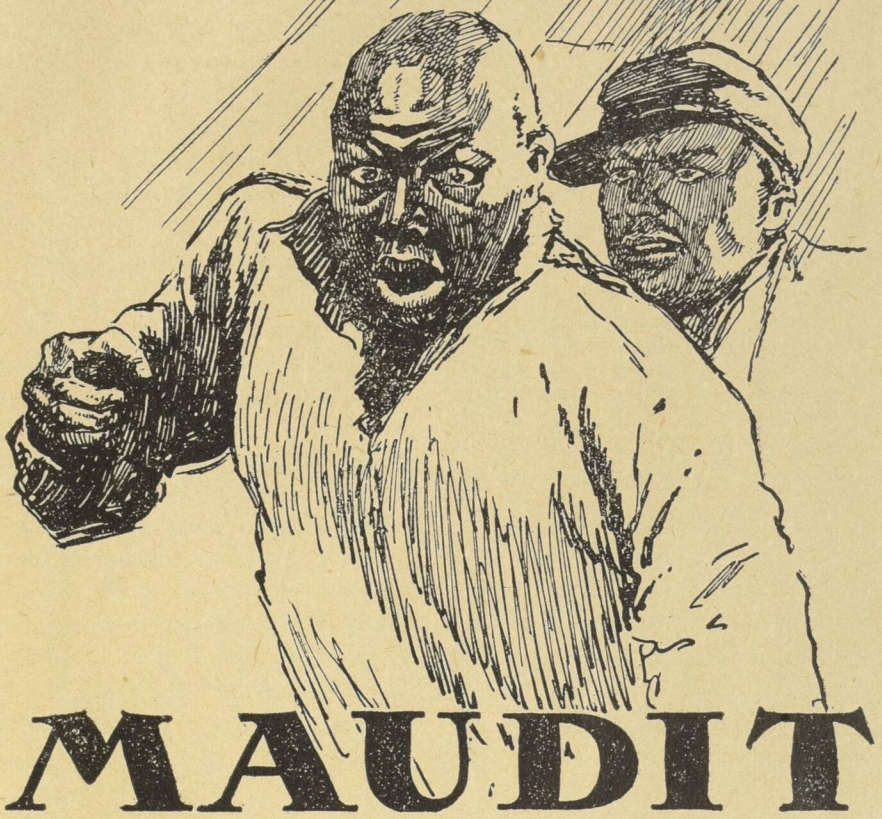


LE BATEAU



MAUDIT

Par Armand RIO

LORSQU'IL fallut, au mois d'août 1918, recruter sur quais de Portland l'équipage du *Dumaru*, ce ne fut pas petite affaire. Le bateau n'avait pas précisément la cote d'amour. Il avait été construit à la diable, comme tant d'autres pendant la guerre, pour combler les énormes trous que les sous-marins allemands creusaient chaque semaine dans le tonnage américain. C'était un navire en bois du type Hough avec deux hélices et, sur la dunette, une plate-forme pour le canon. En bois, et en bois vert! Malgré son nom, qui signifie dans la langue de la tribu indienne des Multnomahs *Brillante Etoile du Matin*, il ne brillait guère, et le premier coup d'oeil d'un marin ayant de la mer le classait immédiatement dans la catégorie de ces satanées bailles qui semblent nées pour s'en aller par le fond à la plus proche occasion. D'ailleurs, il était mal parti. Au lancement dans la rivière Willemette, il n'avait rien trouvé de mieux que d'aller mettre en marmelade une ribambelle de petits bateaux qui ne demandaient qu'à vivre. Un accident au lancement, ça sent mauvais. Et tout le monde hochait la tête, prophétisant une sale histoire.

Or, ce bateau construit d'un bois vert qui se rétrécit si vite, on l'expédiait vers l'Orient, les possessions américaines du Pacifique, Honolulu, Guam et les Philippines. Un joli petit voyage ultra-tropical pour une carcasse fuyant déjà comme une vieille passoire! Le lieutenant chargé du recrutement ne rencontra donc que des visages renfrongnés; mais, dame! pour quelques-uns, il fallait choisir entre ce sacré *Dumaru* et les tranchées de France. Et puis, on devait faire escale à San Francisco pour y prendre le chargement destiné à Manille et, la cargaison débarquée là-bas, regagner sur un paquebot la côte du Pacifique; pour le retour, on était bon, et il restait, à l'aller, la possibilité de jouer de la fille de l'air à Frisco. Le coup pouvait se risquer. Le 24 août, le *Dumaru* quitta la Columbia River.

Récit authentique d'un des drames les plus tragiques de la mer.

L'ancre était à peine levée, qu'il apparut clair comme le jour que le temps se passerait à pomper. Pardessus le marché, la machine mauvaise et mal installée, promettait tous les embêtements du monde. Roulant bord sur bord, le sabot vint pourtant mouiller dans la baie de San Francisco, l'équipage, comme de juste, se saoula congrûment. Mais, au réveil, amère surprise devant la cargaison qu'il fallait embarquer pour Honolulu, Guam et Manille! De l'essence et des munitions! Sur un bateau en bois! On avait donc le choix désormais entre l'explosion ou la descente par le fond, quand les pompes ne voudraient plus rien savoir. N'importe! Le 12 septembre, par une mer d'huile, le *Dumaru* prit sa route vers Honolulu.

Un équipage de cauchemar

Un équipage, c'est toujours un mélange singulièrement disparate, mais en temps de guerre, par surcroît, il vient s'y glisser, rampant on ne sait d'où, des types étrangement hors série. Le *Dumaru* sur ce point battait tous les records. C'était, en vérité, un microcosme ethnologique, une riche collection, aussi, de tous les caractères humains connus.

Borrensen, le capitaine, un Norvégien qui a bourlingué à travers tous les Océans, sans rien y perdre

de sa douceur évangélique et de sa correction de langage, un loup de mer *Christian Scientist*! Waywood, le second, un Allemand colossal, avec des moustaches de flamme et un terrible accent, qui raconte interminablement pourquoi il a dû à Astoria abattre d'une balle au coeur un racoleur d'équipages; calme et flegmatique pourtant. Mais enfin, il est hors de doute qu'il sait à l'occasion descendre son homme. Staats, le troisième officier, Allemand, lui aussi, du type *scholar* et qui ballade ses bouquins à bord de tous les bateaux. Nolan, le quatrième officier, grand, mince, et, comme on dit, «présentant bien». Le petit Howel, le chef mécanicien, toujours tiré à quatre épingles, toujours cynique, et dont la suprême volupté est de scandaliser le capitaine *Christian Scientist*. A part cela, sombre comme s'il prévoyait ce que le sort lui réservait tout particulièrement, Fred Harmon, premier aide-mécanicien, vingt-six ans, six pieds de haut, un bon gros, doux comme un mouton et qui professe l'horreur des aventures, dont il doit vivre la plus abominable et demeurer plus tard l'historiographe. Faisons passer en vitesse le Suédois Olson, sale caractère, bon mécanicien, consciencieux et batailleur; Mackey, mâtiné Irlandais-Ecosse, qui ne peut pas prendre

Olson dans son angle visuel sans se jeter sur lui, au demeurant le meilleur des boys et qui vous donnerait sa chemise; enfin le benjamin de l'équipage, le petit Sparks, seize ans, qui est descendu d'une si belle auto, embrassé par une si belle maman, pour venir goûter — le malheureux! — à bord du *Dumaru*, en qualité d'opérateur de T. S. F., l'ivresse des longues courses tropicales. Un gosse charmant, qui réunit l'unanimité des sympathies sur ce bateau où tout le monde est prêt à se manger le nez.

Et maintenant, l'équipage: du pire, et de tous les pays, du scandinave, du russe et du Finnois, de l'allemand et du grec, du philippin et du malais, du nègre, une belle troupe ressuscitée des grandes heures de la flibuste et qui a ses vedettes, que voici: Greveyard Shaw, un nègre de la Jamaïque de l'ébène le plus luisant, le plus réussi des cuisiniers de bord, la perle noire d'une collection qui compte tant de types extravagants. Shaw hurle sans arrêt, et c'est toujours la même histoire qui fait vibrer ses casseroles, quand il s'est bien saoulé de la liqueur d'ananas qu'il cache dans la glacière: «Je suis un méchant homme de la Jamaïque. J'ai tué un homme. Je tuerai quelqu'un sur ce bateau. Je suis Greveyard Shaw... J'ai tué un homme!... Je ne suis pas l'esclave des blancs!» Il n'en sort pas; il abrutit tout le monde avec ses professions de foi de bolcheviste de couleur. Il enguirlande un chacun, y compris le capitaine et le second. Mais il fait bien la tambouille. Et puis il n'est pas si méchant que ça. Dès qu'un poing se lève, quand il exagère, Shaw se précipite dans les bras du capitaine comme un bébé vers sa nourrice.

Le coup de pelle qu'il a reçu jadis sur la tête à Panama et la plaque d'argent qui brille sur son crâne expliquent — avec la liqueur d'ananas dégustée en quantité industrielle — ses noires fureurs. Par cet amour bien connu du contraste qui associe dans la vie les grands et les petits, les maigres et les gras, les costauds et les mal-bâtis, Shaw est toujours flanqué du plus fluet, du plus blond et du plus timide des Scandinaves, Christensen, le